

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/3 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.3.45611

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

OTTO GERHARD OEXLE

## FRIEDRICH NIETZSCHE ET LA LÉGITIMITÉ DE LA »SCIENCE«

Cette contribution comprendra trois points. D'abord, je vais parler du problème traité par Nietzsche dans sa seconde considération intempestive, c'est-à-dire: le problème de l'historisme. Puis, je compte suivre le développement de la pensée nietzschéenne, ses analyses, son diagnostic, ses thérapies. En troisième lieu, je me propose de faire quelques remarques sur l'écho que la pensée nietzschéenne a eu chez ceux qui ont discuté les thèses de Nietzsche pour donner, à ses questions, d'autres réponses. Et je vais finir avec quelques remarques sur les discussions actuelles.

### I

Le thème fondamental de Nietzsche, dans sa seconde considération intempestive, c'est l'historisme. De quoi s'agit-il?

Il s'agit d'un problème constitutif de la modernité, depuis la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Celui-ci découle des Lumières et de la Révolution, du progrès technique et de l'industrialisation. Les Lumières signifient, d'après la formule d'Immanuel Kant, l'époque de la critique<sup>2</sup>. C'est donc une époque de l'émancipation de l'homme de toutes les traditions, autorités, doctrines, institutions, coutumes et conventions, qui ne peuvent pas résister à la raison autonome. L'instrument le plus essentiel de cette critique est la science. La question des fondements de cette critique et de la science devient donc une question primordiale. La Révolution, c'est la déstabilisation permanente de toutes les structures politiques et sociales, c'est donc – d'après la formule de Jacob Burckhardt – »la chute des morales et des religions«<sup>3</sup>. Les acteurs dirigeants de la Révolution eux-mêmes ont été obligés de se rendre à l'évidence du »vide« qu'ils avaient créé par leur action même et ont dû réfléchir à un remplacement des traditions, – »ou bien parce qu'on est persuadé que sans rites toute existence se défait dans la paresse ou dans l'incohérence ... ou bien parce qu'on prévoit que le vide ainsi laissé par l'expulsion du merveilleux sera le lieu d'une germination redoutable«<sup>4</sup>. C'est donc le moment de la genèse des fêtes révolutionnaires et des »nouvelles mythologies«<sup>5</sup> qui ont été arrangées et organisées avec les moyens de l'histoire, avec l'instrument d'un souvenir historique. On pourrait rappeler aussi le discours fameux de Novalis »La chrétienté et l'Eu-

1 Cf. Otto Gerhard OEXLE, *L'historisme en débat. De Nietzsche à Kantorowicz*. Traduit de l'allemand par Isabelle KALINOWSKI, Paris 2001.

2 Immanuel KANT, *Critique de la raison pure*, Première préface de 1781 (»Unser Zeitalter ist das eigentliche Zeitalter der Kritik, der sich alles unterwerfen muß«) (A XII).

3 Jacob BURCKHARDT, *Über das Studium der Geschichte*, hg. von Peter GANZ, München 1982, p. 229.

4 Mona OZOUF, *La fête révolutionnaire*, Paris 1976, p. 323.

5 Manfred FRANK, *Der kommende Gott. Vorlesungen über die Neue Mythologie*, I. Teil, Frankfurt a. M. 1982; ID., *Gott im Exil. Vorlesungen über die Neue Mythologie*, II. Teil, Frankfurt a. M. 1988.

rope« de 1799<sup>6</sup>. Il en est de même du progrès technique et de l'industrialisation et de leurs conséquences: le changement permanent et toujours plus rapide du monde.

Une des conséquences les plus fondamentales de tout cela est l'historisation générale, l'historicité de tout ce qui existe. Il s'agit là d'une perception de l'homme et du monde tout à fait nouvelle, jusqu'alors inouïe. Pour parler comme Reinhart Koselleck: »C'est l'histoire même qui a engendré l'historisme«<sup>7</sup>. En 1867, Jacob Burckhardt réfléchissait sur »l'onde« qui a été déchaînée par »l'orage«, par »la tempête« de 1789, depuis laquelle nous sommes ballottés sur »l'Océan«. Mais, comme il le dit: c'est nous-mêmes qui sommes cette onde<sup>8</sup>. Cette formule de Burckhardt résume exactement ce qu'on appellera en Allemagne, aux alentours de 1900, »la crise de l'historisme«, la crise intellectuelle qui a été provoquée par l'historisme<sup>9</sup>. »Historisme« – cela signifie donc deux choses à la fois: des *chances* et des *contraintes*.

Les *chances* consistent dans l'élargissement inouï du savoir historique, dans la possibilité d'une perception de bout en bout historique de l'homme et du monde et donc aussi dans une orientation intellectuelle reposant sur la richesse inépuisable de l'histoire. Cet élargissement du savoir historique favorisa la genèse de l'histoire comme »science«, – par exemple chez Leopold von Ranke, avec son programme d'une connaissance du passé »comme il s'est réellement déroulé« (»Wie es eigentlich gewesen«) de 1824, fondée sur une connaissance des »faits« (»Ma pensée fondamentale est de connaître, de pénétrer, de décrire les faits«, comme l'écrivait Ranke en 1831)<sup>10</sup>. Cet élargissement du savoir historique allait, à terme, faire de l'histoire la science dominante du XIX<sup>e</sup> siècle. Cela devait à son tour entraîner une historisation progressive des disciplines systématiques comme la théologie, la jurisprudence, l'économie politique, et partout, provoquer une historisation de leurs facultés d'orientation. Dans le même ordre d'idées, on notera l'apparition de nouvelles disciplines historiques, comme l'histoire de l'art et d'autres encore. Dans la société du XIX<sup>e</sup> siècle, l'augmentation permanente du savoir historique entraînait avec elle la disponibilité de toutes les civilisations passées pour une adaptation au présent; je ne fais que mentionner l'art et l'architecture »historiste« – du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours<sup>11</sup>.

Voyons à présent les *contraintes* de l'historicisme. Contraintes d'un côté, parce que l'historisation générale n'épargne pas la science historique elle-même; comme le disait Johann Gustav Droysen en 1857 dans son »Historik« (c'est-à-dire dans sa théorie du savoir historique et de l'histoire comme »science«): »La recherche historique repose sur le constat que notre propre appréhension est le résultat d'interpositions multiples, un produit de l'histoire«<sup>12</sup>. Contraintes de l'autre côté, parce que l'augmentation sans limite du savoir historique n'implique pas – et même: empêche – de connaître la signification, le »sens« de cette augmentation du savoir historique et de l'histoire elle-même. Le savoir historique perd sa

6 Dans: Novalis, Werke, Tagebücher und Briefe Friedrich von Hardenbergs, hg. von Hans-Joachim MÄHL, Richard SAMUEL, Bd. 2, München 1978, p. 729ss.

7 Reinhart KOSELLECK, Wozu noch Historie?, dans: Historische Zeitschrift 212 (1975) p. 1–18, p. 6.

8 Jacob BURCKHARDT, Einleitung in die Geschichte des Revolutionszeitalters (1867/71), dans: ID., Historische Fragmente, hg. von Emil DÜRR, Werner KAEGI, Basel 1942, p. 200s.

9 Cf. Otto Gerhard OEXLE (éd.), Die Krise des Historismus (sous presse).

10 Otto Gerhard OEXLE, Naturwissenschaft und Geschichtswissenschaft. Momente einer Problemgeschichte, dans: ID. (éd.), Naturwissenschaft, Geisteswissenschaft, Kulturwissenschaft: Einheit – Gegensatz – Komplementarität?, Göttingen 1998, p. 99–151, p. 106s.

11 Otto Gerhard OEXLE, Kulturelles Gedächtnis im Zeichen des Historismus, dans: Hans-Rudolf MEIER, Marion WOHLLEBEN (éd.), Bauten und Orte als Träger von Erinnerung. Die Erinnerungsdebatte und die Denkmalpflege, Zürich 2000, p. 59–75, p. 67ss.

12 Johann Gustav DROYSSEN, Historik, hg. von Peter LEYH, Stuttgart/Bad Cannstatt 1977, p. 399.

faculté d'être un réservoir d'orientation. Comme le disait un théoricien de l'art dans les années trente du XIX<sup>e</sup> siècle (Friedrich Theodor Vischer): «Nous peignons des dieux et des madones, des héros et des paysans, et nous construisons grec, byzantin, mauresque, gothique, florentin, Renaissance, rococo – tout sauf dans un style qui serait le nôtre ... Nous sommes les maîtres partout et nulle part ... Par la réflexion et le choix, l'artiste surplombe aujourd'hui toutes les matières qui aient jamais existé et les arbres lui cachent la forêt»<sup>13</sup>. Autrement dit: l'accroissement du savoir historique mène paradoxalement à une réduction des orientations, à un relativisme, parce que la simultanéité de toutes les possibilités d'orientations historiques retire à chacune en particulier son caractère prescriptif et son potentiel normatif, et ceci d'une manière irrévocable. Et voilà le grand thème de Friedrich Nietzsche en 1874.

## II

L'historisme est le grand thème de Nietzsche, bien que le terme ne se rencontre pas dans son texte. Il y a deux problèmes qui sont discutés: l'augmentation permanente et accélérée du savoir historique et le fait que «l'histoire» est devenue une «science». Il en résulte ce que Nietzsche appelle «la faiblesse de la personnalité moderne», une «sursaturation ... par l'histoire», qui est «hostile à la vie et lui sera dangereuse», parce qu'elle «finit par paralyser la force vitale et la détruire», bref, une «maladie», qui est «la maladie historique»<sup>14</sup>.

Cette maladie est produite par trois causes. D'abord: l'augmentation sans limites des faits, dénuée de sens: «La connaissance historique jaillit, toujours à nouveau, de sources inépuisables; les choses étrangères et disparates se pressent les unes à côté des autres; la mémoire ouvre toutes ses portes et n'est pourtant pas assez ouverte; la nature fait un effort extrême pour recevoir ces hôtes étrangers, pour les coordonner et les honorer; mais eux-mêmes sont en lutte les uns avec les autres ...»<sup>15</sup>. Bref: «L'homme moderne ... traîne avec lui une énorme masse de cailloux, les cailloux de l'indigeste savoir qui, à l'occasion, font entendre dans son ventre un bruit sourd, comme il est dit dans la fable»<sup>16</sup>. Puis: le problème de l'histoire devenue «science» est accentué par le fait que cette «science» exige pour soi-même une objectivité, même la «vérité». Mais cette objectivité n'est qu'une prétention vide, une «illusion», une «mythologie»<sup>17</sup>; parce que l'histoire comme «science» n'est qu'une adaptation du passé «à la trivialité actuelle», un résultat de «l'habitude de mesurer les opinions et les actions passées aux opinions qui ont cours au moment où ils écrivent»<sup>18</sup>. L'objectivité, ce n'est que la «mise à disposition du sujet à jamais» («ewige Subjektlosigkeit») <sup>19</sup>. L'objectivité de la science-historique, c'est donc une «vérité qui n'aboutit à rien»<sup>20</sup>. Et finalement: l'histoire devenue science est «la science du devenir universel», «die Wissenschaft des universalen Werdens», avec sa devise «dangereuse»: *fiat veritas, pereat vita*. «Nulle génération ne vit encore un pareil spectacle»<sup>21</sup>. Cette science jette l'homme «dans la mer infinie et illimitée, la mer aux vagues lumineuses, du devenir reconnu»<sup>22</sup>. En ramenant tout à son devenir, elle

13 Cité dans OEXLE, L'historisme en débat (voir n. 1) p. 17 et 37.

14 Friedrich NIETZSCHE, Seconde considération intempestive. De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie. Traduction de Henri Albert, Paris 1988, p. 120, 112, 174.

15 Ibid. p. 104.

16 Ibid.

17 Ibid. p. 125.

18 Ibid.

19 Cf. ibid. p. 119.

20 Ibid. p. 123.

21 Ibid. p. 103.

22 Ibid. p. 175.

ramène tout à l'éphémère qui passe, disparaît, s'efface. »L'éparpillement frénétique et étourdi de tous les principes, la décomposition de ceux-ci en un flux et un reflux perpétuels, l'infatigable effilochage et l'historisation, par l'homme moderne, de tout ce qui a été<sup>23</sup>, – voilà le cœur du problème. La science historique enlève donc à l'homme »la base de toute sa sécurité, de tout son calme, sa foi en tout ce qui est durable et éternel« et ne lui laisse que »l'idée que nous sommes des êtres tardifs, des épigones«, »un état d'esprit dangereux, le scepticisme«, et »un état d'esprit plus dangereux encore, le cynisme«, qui »finit par paralyser la force vitale et la détruire<sup>24</sup>. Le facteur et l'indicateur accompli de ce processus, c'est le »theologus liberalis vulgaris«, le représentant de la théologie historique, d'une religion »transformée en savoir historique« et, par ceci même, »détruite«. Le christianisme en est l'exemple achevé: »Ce qui s'est passé avec le christianisme, à savoir que, sous l'influence du traitement historique, il est devenu falot et anti-naturel ..., on peut l'étudier sur tout ce qui possède de la vie ...«. »L'état douloureux et maladif commence quand commencent les exercices de dissection historique<sup>25</sup>.

Il en résulte la question fondamentale: »... la vie doit-elle dominer la connaissance et la science, ou bien la connaissance doit-elle dominer la vie? Laquelle des deux puissances est la puissance supérieure et déterminante? Personne n'aura de doutes, la vie est la puissance supérieure et dominante, car la connaissance, en détruisant la vie, se serait en même temps détruite elle-même<sup>26</sup>.

Nietzsche nous propose donc une »thérapeutique de la vie<sup>27</sup>, qui embrasse trois remèdes contre la »maladie historique«. D'abord le »non-historique«, c'est-à-dire »l'art et la force de pouvoir oublier«. C'est ce qui est évoqué au commencement bien connu de notre texte: »Contemple le troupeau qui passe devant toi en broutant<sup>28</sup>. Le deuxième remède, ce sont les puissances »supra-historiques«, les puissances »qui détournent le regard du devenir, vers ce qui donne à l'existence le caractère de l'éternel et de l'identique, vers l'art et la religion<sup>29</sup>. Le troisième remède consiste en une histoire qui rend ses services »à la vie<sup>30</sup>, qui par conséquent, a cessé d'être une science et qui, en tant qu' »histoire monumentale«, désire à faire voir »de maîtres, d'exemples, de consolateurs«; qui, en tant qu' »histoire antiquaire«, »conserve et vénère«; et qui, en tant qu' »histoire critique«, »possède la force de briser un passé et de l'anéantir<sup>31</sup>.

Dans les années quatre-vingt du XIX<sup>e</sup> siècle, Nietzsche continue sa polémique et la rend encore plus incisive. Je note en passant les sarcasmes contre Ranke, »l'avocat classique de chaque *causa fortior*«, der »klügste aller klugen ›Tatsächlichen« (›Généalogie de la morale«, 1887)<sup>32</sup>, et contre l'histoire universelle, qui n'est qu'une fiction: les *facta* prétendus des historiens ne sont, en vérité, que des *facta ficta*, »des fantômes au-dessus des brouillards d'une réalité introuvable«: »Tous les historiens ne racontent que des choses qui n'ont jamais existé, sauf dans leurs têtes« (›Aurore«, 1881)<sup>33</sup>. Le »sens historique«, le »sixième sens« du XIX<sup>e</sup> siècle, est un »sens ignoble«, comme Nietzsche l'explique dans ›Au-delà du Bien et du

23 Ibid. p. 154.

24 Ibid. p. 175, 112.

25 Ibid. p. 133, 135.

26 Ibid. p. 175.

27 Ibid.

28 Ibid. p. 75.

29 Ibid. p. 174.

30 Ibid. p. 102.

31 Ibid. p. 87, 95, 100.

32 Friedrich NIETZSCHE, *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe in 15 Bänden*, hg. von Giorgio COLLI etazzino MONTINARI, Bd. 5, München 1980, p. 387.

33 NIETZSCHE, *Sämtliche Werke. Studienausgabe*, Bd. 3, München 1980, p. 224s.

Mal (1886): l'histoire est un « magasin de costumes » pour faciliter le changement rapide de modes et de styles, de « morales, articles de foi, goûts et religions », mais qui ne va bien à personne et qui aboutit à un « carnaval de grande allure »<sup>34</sup>. Et, au fond, il s'agit là aussi d'une manifestation de la volonté de puissance. Tout ce qui se passe dans le monde organique est une subjugation et une domination qui repose sur une nouvelle interprétation, un arrangement, une manipulation. Et il en est de même dans l'histoire et chez les historiens<sup>35</sup>.

Il faut ajouter que la critique des sciences de la nature mène au même résultat. « Il n'y a pas de faits, il y a seulement des interprétations », et c'est, là aussi, « la volonté de puissance » qui dirige l'interprétation: toutes les soi-disantes « lois de la nature », dont nous sommes si fiers, ne sont que des interprétations que nous imposons aux choses<sup>36</sup>.

### III

« Certes, nous avons besoin de l'histoire, mais autrement ... Nous avons besoin de l'histoire pour vivre et pour agir ... Nous voulons servir l'histoire seulement en tant qu'elle sert la vie »<sup>37</sup>. En effet, Nietzsche s'était montré – comme il s'en explique lui-même – « indigne du puissant courant historique » tel qu'il s'est produit depuis la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et sa considération était « intempestive », parce qu'il interprétait comme « un mal, une infirmité et un vice, quelque chose dont notre époque est fière à juste titre »: « sa culture historique »<sup>38</sup>.

Les historiens allemands ont fait peu de cas des considérations de Nietzsche. Ils étaient empêtrés dans des controverses peu fructueuses comme le « Lamprecht-Streit »<sup>39</sup>. Ils étaient occupés à asseoir dans l'histoire la légitimité du nouveau Reich de 1870/71, et la concentration sur l'État<sup>40</sup> qui en déroulait devait paralyser la plupart des historiens d'Outre-Rhin pour des générations et jusque dans les années cinquante et soixante du XX<sup>e</sup> siècle. Enfin – et surtout –, ils étaient contents du fonctionnement de ce que Friedrich Nietzsche avait en son temps appelé le « Betrieb » de la profession des historiens, c'est-à-dire le fonctionnement, la routine, et ils étaient fiers de la productivité indéniable qui en était le résultat.

Mais il y avait à côté des historiens de métier d'autres savants, qui étaient insatisfaits du tour que les choses avaient prises et qui, aux alentours de 1900, s'efforcèrent d'atteindre un autre niveau et d'autres fondements de la connaissance historique, sur le plan du contenu comme sur celui de l'épistémologie. Je ne rappelle que les noms de Ernst Cassirer, Georg Simmel, Ernst Troeltsch ou Max Weber. Pour eux, il était nécessaire de développer une nouvelle manière de poser les questions, lesquelles étaient appelées à être intégrales, « totales », et même comparatives. Leur propos était de développer une « Historische Kulturwissenschaft »<sup>41</sup>. Quant aux problèmes d'épistémologie, il importait de reprendre la question de

34 NIETZSCHE, *Sämtliche Werke*. Studienausgabe, Bd. 5, p. 157s.

35 Ibid. p. 313ss.

36 Friedrich NIETZSCHE, *Nachgelassene Fragmente* (1885/87), in: *Sämtliche Werke*. Studienausgabe, Bd. 12, München 1980, p. 139, 315.

37 NIETZSCHE, *Seconde considération intempestive*, p. 71.

38 Ibid. p. 72.

39 Roger CHICKERING, *The Lamprecht Controversy*, dans: Hartmut LEHMANN (éd.), *Historikerkontroversen*, Göttingen 2000, p. 15–29.

40 Cf. Otto Gerhard OEXLE, *Ein politischer Historiker: Georg von Below (1858–1927)*, dans: Notker HAMMERSTEIN (éd.), *Deutsche Geschichtswissenschaft um 1900*, Stuttgart 1988, S. 283–312; Hans CYMOREK, *Georg von Below und die deutsche Geschichtswissenschaft um 1900*, Stuttgart 1998.

41 OEXLE, *L'historisme en débat* (voir n. 1) p. 123ss.; ID., *Kultur, Kulturwissenschaft, Historische Kulturwissenschaft. Überlegungen zur kulturwissenschaftlichen Wende*, dans: *Das Mittelalter. Perspektiven mediävistischer Forschung* 5 (2000) p. 13–33; ID., *Troeltschs Dilemma*, dans: Friedrich Wilhelm GRAF (éd.), *Ernst Troeltschs »Historismus«*, Gütersloh 2000, S. 23–64.

façon à pouvoir répondre à trois défis. D'abord, on s'efforça – comme Nietzsche – de surmonter les fondements du savoir historique posés par Ranke et de surmonter la conception rankéenne de l'histoire, tous les deux étant devenus insoutenables à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Puis, on avait à répondre à la mise en question de l'histoire de la part des représentants des sciences de la nature, comme Rudolf Virchow, Hermann von Helmholtz ou Emil Du Bois-Reymond, qui s'interrogeaient sur l'état épistémologique de l'histoire comme « science »<sup>42</sup>. Et, finalement, il importait de prendre au sérieux les questions de Nietzsche. On prit au sérieux ses *questions*, mais – et voilà qui est important – *sans pour autant reprendre les réponses* apportées par le philosophe<sup>43</sup>. Le défi consistait à trouver un nouveau fondement et une nouvelle définition de l'« objectivité » pour la recherche historique. Il fallait donner une réponse à la question des relations entre « la science » et « la vie », qui devait déboucher sur la prise de conscience de l'historisme comme d'une donnée fondamentale de la modernité. Et il fallait énoncer une théorie susceptible d'éviter le scientisme positiviste aussi bien que l'objectivisme à la Ranke et le « vitalisme » à la Nietzsche, lequel risquait de faire disparaître complètement la dignité de l'histoire en tant que « science ».

La réponse à ces défis passa par un renouvellement du criticisme kantien, de la philosophie transcendantale d'Immanuel Kant, – avec son idée de la science comme « recherche », qui se dirige *in indefinitum*, parce que chaque réponse engendre aussitôt de nouvelles questions. Avec sa métaphore-clé du chercheur comme juge d'instruction qui travaille avec des matériaux concrets, empiriques, pour « construire » (et ne pas re-construire) la manière dont les choses se sont passées, sans jamais savoir comment les choses se sont « réellement » passées<sup>44</sup>. Avec – pour reprendre la formule célèbre de Kant – une conscience de cette « révolution de la manière de penser » (« Revolution der Denkart »), qui consiste à comprendre que ce n'est pas la raison qui se déploie en fonction des « objets » (« Gegenstände »), mais que ce sont bien plutôt les objets qui se déploient en fonction de la raison<sup>45</sup>.

Il m'est impossible de parler de tout ce qui résulte de ces définitions d'une « Historische Kulturwissenschaft », organisée par les réponses kantiennes sur la base des questions nietzschéennes<sup>46</sup>. Je me limiterai aux positions de Max Weber: Le savoir historique comme une « construction », une « construction de rapports » qui nous paraissent être « possibles objectivement » (« objektiv möglich »)<sup>47</sup>; la coopération du travail empirique et de la réflexion transcendantale; l'invention d'une « histoire-problème » (« Ce ne sont pas les rapports « réels » des « choses », mais les rapports imaginés des problèmes qui constituent les champs de travail des sciences »)<sup>48</sup>; l'actualité, le moment présent, qui est constitutif pour la connaissance<sup>49</sup>, ce qui détermine le caractère éphémère de chaque connaissance, mais en même temps aussi « l'éter-

42 OEXLE, *Naturwissenschaft und Geschichtswissenschaft* (voir n. 10) p. 107ss.

43 Andrea GERMER, *Wissenschaft und Leben. Max Webers Antwort auf eine Frage Friedrich Nietzsches*, Göttingen 1994.

44 Cf. *Critique de la raison pure*, Deuxième préface, de 1787 (B XIII). Cf. aussi les remarques de Marc Bloch sur « ce perpétuel juge d'instruction qu'est l'historien »: Marc BLOCH, *Pour une histoire comparée des sociétés européennes*, dans: ID., *Mélanges historiques*, t. 1, Paris 1963, p. 16–40, p. 20. Sur l'importance de cette conception chez Bloch: Ulrich RAULFF, *Ein Historiker im 20. Jahrhundert: Marc Bloch*, Frankfurt a. M. 1995, p. 184ss.

45 *Critique de la raison pure*, Deuxième préface (B XIII, B XVI).

46 Cf. note 41.

47 Max WEBER, *Die « Objektivität » sozialwissenschaftlicher und sozialpolitischer Erkenntnis* (1904), dans: ID., *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, Tübingen 1982, p. 146–214, p. 190, 192.

48 Ibid. p. 166. Cf. Otto Gerhard OEXLE (éd.), *Das Problem der Problemgeschichte 1880–1932*, Göttingen 2001.

49 Cf. Ulrich RAULFF, *De l'origine à l'actualité. Marc Bloch, l'histoire et le problème du temps présent*, Sigmaringen 1997.

nelle jeunesse» de toutes les sciences historiques, auxquelles chaque époque adresse de nouveaux problèmes, de nouvelles questions<sup>50</sup>.

#### IV

On pourrait écrire une histoire de l'historiographie allemande dans le sens d'une histoire des constellations respectivement déterminées par les trois pôles que constituent: Ranke, Nietzsche et Kant<sup>51</sup>. L'influence ininterrompue de Ranke se fait sentir jusque de nos jours. Après 1918 se produit un jeu de bascule entre Kant et Nietzsche au détriment du premier<sup>52</sup>. Preuve en est par exemple la formule du sociologue Hans Freyer dans son livre ›Soziologie als Wirklichkeitswissenschaft‹ (›La sociologie comme science du réel‹) de 1930: ›La connaissance vraie est fondée par la volonté vraie‹ (›Wahres Wollen fundiert wahre Erkenntnis‹)<sup>53</sup>. Notons aussi les déclarations de Ernst Kantorowicz, à l'occasion du congrès national des historiens allemands à Halle, en avril 1930, dans sa conférence sur ›Les limites, les possibilités et les tâches d'une présentation de l'histoire médiévale‹, – texte profondément marqué par la pensée de Nietzsche<sup>54</sup>. Après 1945 le retour de Ranke: à cause de son épistémologie ›objectiviste‹ et à cause de l'actualité nouvelle de son grand thème qui était l'État<sup>55</sup>. Et aujourd'hui, dans les querelles sur la ›postmodernité‹, on assiste – en Allemagne et ailleurs – à des débats sur les ›faits‹ et les ›fictions‹, dans lesquels l'empirisme et le rankéanisme (›les choses comme elles se sont passées *réellement*‹) de l'un côté, et le nietzschéanisme (les ›faits‹ comme des façons de parler acceptées communément par l'historien en tant qu'›écrivain‹ ou que ›poète‹) de l'autre, tous les deux plus ou moins irréfléchis, se confrontent de nouveau<sup>56</sup>. Mais les questions restent. Et il me paraît peu convaincant, de répéter des discussions d'antan, sans les connaître dans toute leur étendue, et de se dérober par ce fait à des réflexions beaucoup plus intéressantes, me semble-t-il, que ce que nous propose cette actualité.

50 WEBER, Die ›Objektivität‹ (voir n. 47) p. 206.

51 Cf. Otto Gerhard OEXLE, Ranke – Nietzsche – Kant. Über die epistemologischen Orientierungen deutscher Historiker (sous presse); ID., Von der völkischen Geschichte zur modernen Sozialgeschichte (sous presse).

52 Cf. note 51.

53 Hans FREYER, Soziologie als Wirklichkeitswissenschaft, Leipzig 1930, p. 307.

54 OEXLE, L'historisme en débat (voir n. 1) p. 210ss. Cf. ibid. p. 188ss. sur les orientations nietzschéennes du cercle de Stefan George depuis le commencement du XX<sup>e</sup> siècle.

55 Winfried SCHULZE, Deutsche Geschichtswissenschaft nach 1945, München 1989, p. 201ss.

56 Otto Gerhard OEXLE, Im Archiv der Fiktionen, dans: Rechtshistorisches Journal 18 (1999) p. 511–525, et dans: Rainer Maria KIESOW, Dieter SIMON (éd.), Auf der Suche nach der verlorenen Wahrheit. Zum Grundlagenstreit in der Geschichtswissenschaft, Frankfurt a. M. 2000, p. 87–103.